

Note d'observation
Les repas du dimanche soir :
ou l'apprentissage social de Adhil

Table des matières

<u>1)A table !.....</u>	<u>2</u>
<u>2)Le Passage.....</u>	<u>2</u>
Présentation rapide du « passage ».....	2
Le temps du repas.....	3
<u>3)Mise en place de l'observation.....</u>	<u>4</u>
<u>4)Les repas du dimanche soir.....</u>	<u>6</u>
A chacun sa place.....	6
Ventre affamé.....	8
Discussion, échange et silence.....	9
<u>5)Adhil et les autres, ou l'art de la « figuration ».....</u>	<u>10</u>
Le repas du 2 janvier.	10
La fin du repas.....	14
<u>6)Conclusion.....</u>	<u>15</u>
<u>7)Bibliographie.....</u>	<u>16</u>

1)A table !

La table, le temps du repas, activité ordinaire, sans cesse répétée, figure une société en miniature qui occupe un espace et un temps bien délimité.

« Ce microcosme à ses règles, elles sont prégantes, incontournables » [Dortier, (1998), p.18]. Les pratiques les plus ordinaires recèlent tout un inconscient social. Dortier se réfère alors à Norbert Elias pour qui l'art de se tenir à table, les tenues vestimentaires, les règles de la politesse les plus communes résultent de normes sociales intériorisées au cours d'un long processus de socialisation.

A table, nous sommes sous le regard de l'autre. et notre humanité, avec ce qu'elle a de plus triviale, ne peut plus se cacher. Chacun va s'efforcer pendant le temps du repas, de donner l'image la moins « animale », la plus humaine possible : manger proprement, se tenir droit, ne pas faire de bruits incongrus, manger la bouche fermée, savoir tenir une conversation posée etc.

La table est un univers de règles, de modes d'emploi, « dans la vie en société, aucune action ne peut être véritablement isolée, les modes d'emploi ont forcément une dimension sociale »[SAA-DI LAHLOU, 2002, p.23]. Ces modes d'emploi il faudra les intégrer si l'on ne veut pas se retrouver seul, pour de vrai, à une autre table, ou symboliquement confronté à l'ignorance des autres, exclus de cette société qu'est « la table commune ».

Nous avons tous vécu étant enfant ces repas interminables. Il faut patienter entre chaque plat. Les conversations des adultes, leurs rires, leurs tons parfois virulent, peuvent inquiéter. Il faut se rappeler toutes les règles, au risque, en cas d'erreur, d'être moqué ou punis.

Le rêve de tout enfant dans ces moments là, c'est : « quand est-ce que je serai grand! » Comme si la table, le repas, était l'une des portes secrètes pour atteindre à ce monde mystérieux des adultes.

2)Le Passage.

Présentation rapide du « passage »

Au lieu de vie « Le Passage », nous accueillons des enfants qui nous sont confiés par l'Aide Sociale à l'Enfance. Ils sont en grandes difficultés psychologiques. Leurs repères dans la vie sociale sont embryonnaires, parcellaires ou faussés. Leurs relations aux autres sont toujours empreintes de maladresses, de craintes, parfois mêmes de peurs difficilement contrôlables. Certains sont psychotiques, et leur relation au corps, à tout ce qui s'y rapporte, s'en ressent profondément.

Un « lieu de vie », c'est avant tout une vie commune, partagée. Le couple permanent et leurs trois enfants vivent avec les enfants placés. Une éducatrice spécialisée et une monitrice éducatrice complètent l'équipe éducative. Un psychologue intervient tous les 15 jours pour deux heures d'Analyse de la Pratique Professionnelle. Des stagiaires sont présents pour des périodes plus ou moins longues. Une dame s'occupe du ménage 4 matinées par semaine.

Le temps du repas

Le temps des repas au lieu de vie est un temps d'apprentissage social. C'est un moment de grande proximité. Il s'y fait des rencontres auxquelles on ne peut pas échapper.

Tout a de l'importance : la présentation de la table, la qualité de la nourriture, la façon d'arriver à table, attendre que tous soient servis avant de manger, la manière de se tenir, de se servir, de se nourrir. Le cadre posé n'est pas le reflet d'une morale quelconque. Ce cadre permet aux enfants accueillis de s'installer autour de la table, avec un minimum de risques. Les règles, identiques pour tous, servent de garde fou. Elles permettent de s'asseoir près de l'autre. Elles diminuent la peur de se faire envahir, dévorer, au cours de l'accomplissement de ce qui, parce que c'est le partage d'une intimité, le partage d'une « même chair », peut-être qualifié de « pseudo-acte sexuel » [LANGE, 1975, p32].

Le temps des repas est un temps d'apprentissage majeur [*idem*]. Frédéric LANGE définit le temps du repas à travers 4 axes (figure ci-contre):

1. un axe d'immersion : le mangeur s'immerge dans la table, pour mieux ingérer la nourriture. Il se fixe à la table, s'y stabilise. Il s'immerge dans le temps (heure de repas fixe), retrouvant à chaque repas, le même état de mangeur.
2. un axe d'émergence et de maturation : c'est la digestion, tant physiologique, c'est à dire la transformation des aliments en éléments nutritionnels simples, qu'intellectuelle, c'est mettre en ordre, assimiler et comprendre.
3. un axe d'intervention : C'est tout ce qui touche à l'activité liée au repas, on manipule le monde.
4. un axe d'apprentissage : c'est le déchiffrement du monde. Celui qui apprend n'agit pas, il observe, assimile et tente de comprendre le monde qui l'entoure.

Dans les repas que je qualifierais de classique, ces différents axes et sous axes, sont portés, proposés, par les adultes qui encadrent le repas. L'enfant tentant, comme il peut, de déchiffrer ce qui l'entoure, sans danger d'être, comme je le dis plus haut, « dévorer » par ses commensaux.

Et puis il y a les repas du dimanche soir...

Les repas du dimanche soir sont une « tradition » qui date des tous débuts du lieu de vie. L'instauration de ce fonctionnement particulier répondait, en tout cas au début, à deux critères : d'une part permettre au couple de permanent de passer une soirée un peu plus tranquille, et d'autre part laisser aux enfants qui vivent au lieu de vie, les accueillis et ceux du couple, un temps sans adultes, ou presque.

Avez-vous deviné ce qui se passe les dimanches soir?

Les enfants mangent entre eux, ce qu'ils veulent et comme ils veulent !

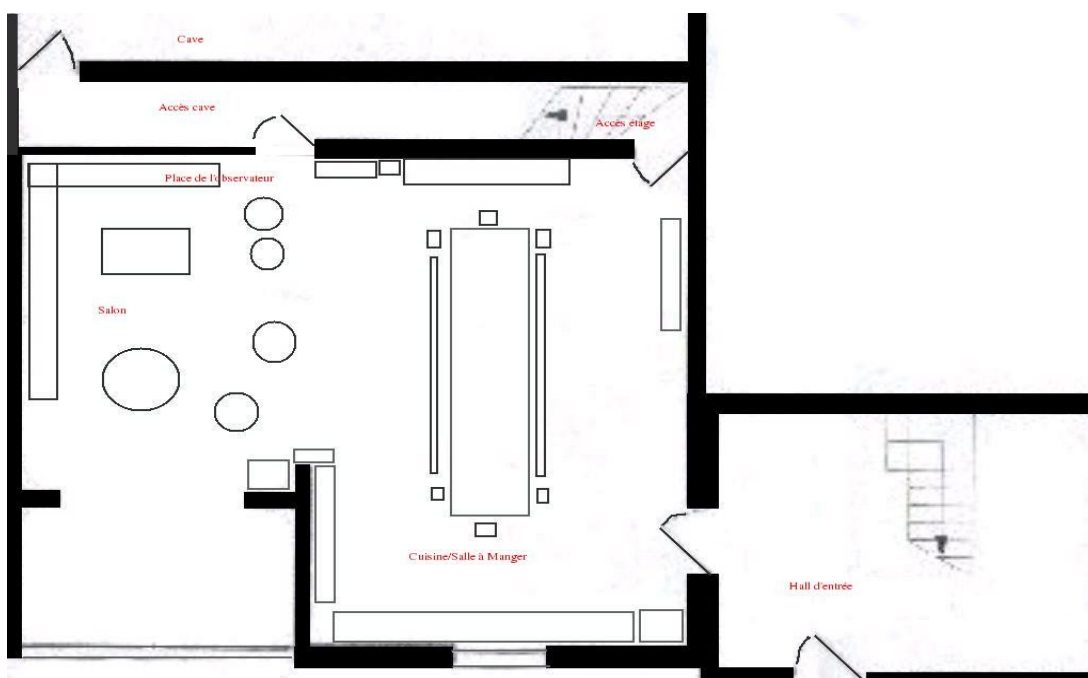
C'est à partir de quelques uns de ces repas, que j'ai décidé de faire cette note d'observation.

Je me suis tout particulièrement intéressé à la place occupée par le plus petit, qui est aussi le dernier arrivé au lieu de vie, Adhil.

Illustration 1: Plan de la salle à manger

3) Mise en place de l'observation

Au lieu de vie, nous mangeons dans une grande salle ([illustration 1](#)) qui fait à la fois office de salle à manger et de cuisine, cette pièce est contiguë à un salon. L'ensemble salon/salle à manger/cuisine fait environ 80m². La pièce est relativement basse (2m05) ce qui la rend particulièrement chaleureuse. Au centre de la salle à manger il y a une grande table en bois (3m50). Trois chaises à chaque extrémité et un banc en bois de chaque côté de la table permettent d'y prendre place sans être serré.



Comme tout les dimanches soirs, l'éducateur se tient au salon. il laisse ainsi une certaine liberté aux enfants qui ne se sentent pas abandonnés. Ce sera donc ma place en tant qu'observateur participant.

Cette place n'est pas évidente. J'ai l'impression d'être un peu voyeur. La sensation de trahir mes enfants (Pascale, Laure et Jacques) se fera sentir jusqu'au bout. Ce n'est qu'une fois les observations terminées que je leur dirai ce que j'ai fait (ce qui les a plutôt amusés). C'est pour moi un véritable soulagement.

Mon regard vis à vis des enfants accueillis n'est pas le même, j'ai l'habitude de les observer dans le cadre de notre travail éducatif. Je me sens moins coupable vis à vis d'eux. L'observation peut s'inscrire dans une démarche éducative.

Cette difficulté m'a gêné. Elle a ralenti la mise en place de ce travail. Il m'a fallu trois dimanches pour parvenir à me libérer, en partie, de ce sentiment de culpabilité. Ce temps m'aura cependant permis d'affiner ma façon d'observer.

Les deux premières observations viennent en étayage de ce que j'ai pu observer le dimanche 2 janvier.

Il est temps maintenant de présenter les enfants.

Les enfants accueillis:

La plus âgée s'appelle Julie, elle va avoir 16 ans. Elle est scolarisée en IME. Julie est rarement présente au repas du dimanche soir, en général, elle passe le week-end chez sa mère ou en famille d'accueil.

Il y a Soraya qui va avoir 15 ans en janvier 2005. C'est une jeune fille qui a beaucoup de mal avec le cadre. Soraya est aujourd'hui en 3^{ème} S.E.G.P.A . Elle est arrivée au lieu de vie en juin 2004.

Nabil a 8 ans. C'est un petit garçon qui arrive d'un séjour de 2 ans en pédopsychiatrie. Il est au lieu de vie depuis un peu plus de 1an.

Aurélié est une petite fille de 7 ans. Elle aime bien tout régenter, mais elle est vite mis en difficulté. Elle est arrivée au lieu de vie en Août 2003.

Nous accueillons enfin Adhil qui est arrivé au lieu de vie en septembre 2004. Il a 7 ans, mais en paraît 5.

Il n'y a pas de fratrie dans les enfants accueillis.

Les enfants du couple permanent:

Pascale est la fille aînée, elle va avoir 18 ans en février 2005. Laure, la seconde, aura 17ans en avril 2005 et Jacques aura 15 ans en janvier 2005. Ils ont une grande expérience de l'accueil d'enfants, puisque le couple permanent a, dans le passé, été famille d'accueil d'urgence pour « Alternative à l'incarcération ».



Illustration 2: A table !

Repas du 10 octobre

4) Les repas du dimanche soir

Contrairement aux repas quotidiens, le dimanche soir, la table n'est pas mise. Les assiettes sont posées avec les couverts et les verres au centre de la table, la nourriture est posée sur la table. Vers 19h les enfants sont conviés à venir manger.

Nous pouvons déjà faire un lien avec les 4 axes présentés plus haut. Ne pas « mettre », « dresser » la table, leur donner à utiliser du matériaux brut, fait entrer les enfants dans l'axe d'intervention. Ils deviennent « maître du monde ».

En leur donnant d'intervenir sur le monde qu'est la table, ils ont la possibilité d'assumer, d'achever ce monde. Ils deviennent bâtisseurs de leur environnement.

A chacun sa place

Ils arrivent en ordre dispersé et se mettent où ils le désirent, alors qu'aux repas habituels chacun à sa place. Les plus grands s'installent, les petits se mettent là où ils le peuvent. Il n'y a pas d'intimidation directe de la part des plus âgés, mais s'ils ont décidé d'être à une place précise, les petits n'insistent pas. Sur les trois observations (et avec l'expérience que j'ai de ces repas) il est clair qu'il n'y a pas de place réservée à l'avance. Les enfants s'installent en fonction de l'humeur du jour, des inimitiés de l'instant, plus que des ententes habituelles. Voir [tableau 1](#)

La première chose remarquable au niveau des places est la propension de Soraya de s'installer aux extrémités de la table, dans un certain isolement. Elle confirme ce choix, par le peu d'interaction qu'elle a pendant les repas avec les autres enfants, comme si elle préférait « la solitude sûre au danger des rencontres »[GOFFMAN, 2003, p37],

Il est intéressant de noter que Pascale, Jacques et Laure ne se regroupent pas. Ils ont même tendance à « quadriller » la table, imposant ainsi leur "domination" aux quatre coins du « monde ». La seule fois où ils se sont regroupés c'est le 10 octobre. Ils n'étaient que deux, et une certaine tension régnait au sein du groupe.

Le 10 et 17 octobre, lors des premières observations, Adhil vient juste d'arriver. Il se place plutôt en fonction d'Aurélié qui est la plus jeune après lui. Pourtant il n'est jamais bien loin de Laure ou de Jacques qu'il sollicite beaucoup. Le 2 janvier, Adhil va demander à Laure s'il peut s'asseoir à côté d'elle. C'est une grande première, cherche-t-il un appui, une reconnaissance, ou tout simplement ose-t-il enfin exprimer ce qu'il désire? Ce qui sera observé par la suite m'incite à penser qu'il cherche plus l'appui de Laure.

Nabil et Aurélié semble s'installer au "petit bonheur la chance" quand à Julie, elle est trop rarement là pour que je puisse en dire quelque chose.

Investir la place, prendre position, asseoir sa position ne semble pas être le premier souci des enfants, en tout cas à première vue.

Sauf s'ils le font inconsciemment.

En effet, sans le savoir, les trois enfants du couple permanent reprennent le placement utilisé par les éducateurs. Ils se dispersent autour de la table de façon plus ou moins stratégique. Est-il possible de dire qu'ils assument, qu'ils revendiquent une « face » dont ils seraient, en l'absence d'éducateur autour de la table, investis par les enfants accueillis? Ce serait là, leur « valeur sociale positive... Qu'ils revendiqueraient effectivement à travers la ligne d'action que les autres, ici les enfants accueillis, mais peut-être aussi les adultes du lieu de vie, supposent qu'ils ont adopté au cours de ce contact particulier du repas du dimanche soir [GOFFMAN,2003,p9].

Ventre affamé...

Après s'être installés, les enfants commencent à se servir. Le fonctionnement de cette partie du repas est toujours la même. Soraya gère son repas seule, sans s'inquiéter des autres, Laure commence à regarder ce qui l'intéresse sur la table, vérifie dans le frigidaire s'il reste des aliments qu'elle préférerait et elle sert les petits en compagnie de Pascale, parfois de Jacques. Ils ont un réel soucis des trois petits, calquant leurs attitudes, comme je l'ai déjà dit, sur les éducateurs de la maison, sur leurs parents.

Les enfants du couple permanent ne remplacent pas les éducateurs à table, mais ils gèrent bel et bien ce temps sans adulte. Ils ont suffisamment intériorisés les règles, pour se permettre de chercher à les redonner aux autres enfants. Pourtant ils restent encore suffisamment enfants pour qu'une partie des règles diffèrent de celles imposées par les adultes. Ce qui va changer c'est surtout ce qui est mis dans l'assiette, les mélanges les plus invraisemblables voient le jour. L'ordre global des mets est en principe respecté, mais avec une nette tendance à tout mettre ou presque en même temps dans l'assiette. La durée du repas change, c'est un repas qui dure environ 30^{mn}¹, installation à table et rangement de la table compris, le repas lui même n'excède pas 12^{mn}.

Laure est très sensible à la propreté à table. Une grande partie des discussions du repas tournent autour de la tenue à table, des bruits, des grincements de fourchettes, (voir le dialogue ci-dessous [texte2](#)), etc...

1 Un repas de semaine dure au moins un quart d'heure de plus, bien plus d'un quart d'heure si l'on y intègre le temps de ménage qui suit le repas.

Les places à tables :

Le 10 octobre (voir illustration²)

Laure	Jacques	Nabil	Soraya
	Adhil	Aurélie	

Le 17 octobre

	Nabil	Laure	Soraya
Jacques	Adhil	Aurélie	Pascale

Le 2 janvier

	Soraya	Aurélie	Jacques	
				Laure
	Nabil	Pascale	Julie	Adhil

Tableau 1: Place à table

Laure et Jacques, à travers ce dialogue, parfois assez cru, semblent tester leur connaissance des règles sociales. Ces règles sont rappelées de façon « brutale » pour ce qui est du langage, mais elles sont les mêmes que pour les repas de semaines. Comme nous le dit Frédéric Lange, ils stabilisent les règles sociales que chacun d'eux (Jacques et Laure) reconnaissent. Ils les stabilisent pour eux même d'abord, pour les autres ensuite. Après avoir ingéré, puis digéré ces règles, ils peuvent les redonner, et ainsi assurer leur pérennité.

10 octobre

Laure : « *Putain! Apprenez à manger comme il faut !* » (suite à un grincement de fourchette)

Laure et Jacques parlent de la manière de tenir couteaux et fourchettes

Nabil (expert en l'art de faire grincer) : « *Je fais pas exprès* »

Laure et Jacques : « *T'as qu'a apprendre !* »

Laure : « *On vous a pas interdit de parler, simplement de pas faire grincer !* »

Texte 2: dialogue du grincement

Pendant les repas, la plupart des échanges concernent la nourriture, la manière de manger, la vitesse d'exécution.

En fin de repas, c'est à dire quand les grands en ont terminé, Pascale, Jacques et Laure bousculent les petits pour qu'ils se dépêchent. Soraya, elle, reste extérieure à tous ce qui se passe.

Discussion, échange et silence.

Nous l'avons vu, les échanges concernent dans leur grande majorité le repas, ce qui se mange et la manière de le manger. Pour faire, une fois encore, écho à Frédéric Lange, c'est bien autour de la construction et de la gestion du « monde table » que les interactions ont lieu.

Les dialogues sont de deux types:

➤ « *Passe moi le sel* » : c'est la gestion de ce qu'il y a dans sa propre assiette. Le demandeur entre en relation avec l'autre pour avoir accès à quelque chose qu'il ne peut pas atteindre. Cela va être l'occasion, si la formulation est mal faite (ce qui est le cas ici) du second type d'intervention.

➤ « *On dit s'il te plaît* », les plus grands assoient leur autorité, ils font passer aux plus petits les règles sociales courantes qu'eux ont déjà (plus ou moins) acquises. Ils ont le pouvoir. Ils gèrent ce qui est sur la table. Ils redistribuent les « richesses » qui y sont disposées. Quand Laure dit « *Putain! Apprenez à manger comme il faut !* » elle cherche, là aussi, à faire comprendre aux petits les règles, le mode d'emploi du « monde table », mais elle sous entend que les petits connaissent déjà l'ensemble de ces règles. En commençant sa phrase par « *putain* » elle montre ses propres limites dans la maîtrise de ces mêmes règles.

Entre les deux, il peut y avoir de grands moments de silence, parfois, une discussion plus élaborée s'engage. Mais est-elle vraiment plus élaborée? Ne vient-elle pas rompre au contraire ce qui est le pivot de ces repas du dimanche soir, c'est à dire l'apprentissage du monde. Ces tentatives seraient plus un exercice de haut vol : tenir une conversation qui n'a pas comme principal objet le « monde table » et sa maîtrise. Est-ce que je peux gérer plusieurs choses en même temps ? Est-ce que je maîtrise suffisamment le « monde-table » pour ne pas lui donner la totalité de mon attention ?

Dans cette optique d'apprentissage des règles sociales, on comprends pourquoi les plus petits vont parfois, comme Nabil, essayer de donner des conseils aux plus jeunes qu'eux. Ils sont vite remis en place par les aînés qui voient d'un mauvais oeil cette intrusion dans leur domaine réservé. Comme d'ailleurs eux mêmes se font reprendre lorsqu'ils interviennent lors des repas de semaines.

L'ambiance générale du repas est bien sûr tributaire de ce qui se vit avant.

Le 10 octobre, la tension est palpable, les enfants accueillis se sont fait reprendre pour leur attitude tout au long du dimanche. Le soir, à table, l'atmosphère est lourde. Le jeu qui consiste à sortir de la gestion du « monde table » et à parler d'autre chose ne peut pas se faire.

Le 17 octobre les échanges se font plus variés. Une discussion tourne autour du Seigneur des Anneaux, une autre autour du cheval (discussion qui interpelle Soraya). Aucun de ces échanges ne durent. Ils se remettent à tourner autour des interactions purement liées au repas..

Pour l'observateur, il s'agit plus d'une ambiance générale, d'une qualité de relation qui se perçoit de façon assez subjective. La table est tendue, lourde comme le 10 octobre ou plus bruyante comme le 17 octobre, avec une tension sous-jacente, ou plus joyeuse et détendue (malgré quelques accrochages) le 2 janvier.

Souvent, les conversations partent d'une remarque ou d'une question d'un petit : « Mille euro c'est beaucoup pour acheter une voiture? » « Dieu y sait tout faire ? » « On dit cheval ou chevaux » mais encore une fois, cela ne donne pas naissance à des échanges construits et durables. Les réponses des plus grands sont souvent évasives et sèches.

Pour les plus petits, les règles et la gestion du « monde table » n'a pas encore d'importance. Ils peuvent parler de n'importe quoi, puisqu'ils n'ont pas à se soucier de l'image qu'ils renvoient. La table reste pour eux un terrain de jeux et de découverte. Ils n'ont pas de position à asseoir. Ils semblent accepter leur situation d'apprentis. Le face à face du repas, ce « pseudo acte sexuel » n'est pas encore pour eux un enjeu de pouvoir. Ils n'ont pas à sauver la face, puisqu'ils ont apparemment acceptés leur rôle. Seul les plus grands ont déjà conscience qu'ils ont à sauver la face [GOFFMAN,2003, p9 à 15]. Le face à face qu'ils vivent pendant le repas est de l'ordre du duel. Cela implique pour eux une grande prudence dans ce qu'ils mettent en oeuvre pendant ce temps de repas sans adultes pour gérer les relations .

Pourtant, Adhil à parfois bien du mal à faire bonne figure. Il a du mal à comprendre les enjeux, les règles de ces repas du dimanche soir. Il oscille entre les grands et les petits. Il n'a pas encore intégré un groupe. Il cherche tout à la fois la protection des grands et la compagnie des petits. Il ne sait plus quelle figure faire. S'il cherche à faire bonne figure au sens où l'explique Goffman, c'est qu'il a bien une face à sauver lui aussi, ou au moins une face à construire. Cette phase de construction (de re-construction) ne va pas sans difficulté. Adhil cherche sa place, cherche sa nouvelle identité dans le face à face avec les autres.

5)Adhil et les autres, ou l'art de la « figuration ».

Le repas du 2 janvier.

(Observation libre (prise de note après le repas) sur la place d'Adhil dans le groupe .)

Adhil demande à Laure de se mettre à côté d'elle. Il cherche à asseoir sa position, en se plaçant à côté Laure, il tente d'obtenir un « visa », un permis de séjour à la table commune. Il reste encore au bout de 4 mois un nouveau! Laure joue ici le rôle de référent, de garant pour Adhil. Elle parraine sa présence à table.

Il cherche pendant tout le temps du repas à prendre une place auprès des plus grands. Il reprends leurs expressions, s'essaye à l'humour. Il est relativement obéissant aux injonctions de Laure en particulier, à celles des enfants du couple permanent en général.

Le repas est animé, les discussions roulent comme d'habitude sur l'organisation du repas, sur ce que chacun mange.

Il y a une grande place qui est faite aux différences entre ce qui est avec et ce qui est sans porc, «Ça tu peux ! Ça tu peux pas ! Si, c'est du porc! N'en prends pas c'est pour les sans porc!». Comme si au travers de ces différences de régimes alimentaires les enfants cherchaient à signaler les places respectives de chacun.

Les enfants du couple permanent gèrent ces distinctions. Une chose curieuse ce passe à ce sujet, alors qu'il n'y a pas d'interdit alimentaire pour ceux qui ne sont pas musulmans, la consigne de garder la charcuterie sans porc, parce qu'il y en a moins, devient presque un interdit alimentaire «N'en prends pas c'est pour les "sans porc" ». Dans ce cas précis l'expression les "sans porcs" prend un sens fort, elle désigne au sein du groupe qui est à table une minorité culturelle.

Adhil, est dans cette minorité, il doit assumer doublement sa place d'étranger : il est le nouveau (le dernier venu) dans le groupe d'enfant et en plus il fait parti de la minorité culturelle des "sans porc". Nous verrons plus loin qu'Adhil affronte bien d'autres problèmes d'intégration.

Revenons à ce repas du 2 janvier.

Seule, Soraya ne parle pas. Elle semble observer ce qui se passe. Elle n'interviendra qu'une seule fois, pour envenimer une situation tendue entre Julie et Aurélie.

Jacques est plus dans la provoque «adolescente» et cherche à contrarier sa soeur Laure.

Adhil sent que je suis là en observateur, et souvent il se retourne pour voir si je vais le gronder ou intervenir dans ce qui se passe. Il est tiraillé entre l'option qu'il a faite de prendre Laure pour mentor, et ma présence qui lui rappelle qu'il n'a peut-être pas fait un bon choix, puisque de fait je représente dans la pièce la plus haute autorité.

L'ambiance générale du repas est plutôt sympathique et bruyante. Julie a du mal à le supporter et s'en prends à Aurélie. Laure s'interpose vivement. Soraya choisi ce moment pour intervenir. Elle se met dans la position qui consisterait à montrer sa supériorité, elle utilise la figuration comme moyen d'agression [idem,p24], mais là elle ne crée pas le champ d'affrontement, elle se sert d'un affrontement en cour, profitant de ce qu'elle pense être un moment de faiblesse des interactants pour imposer sa présence. Elle se fait alors vertement remettre à sa place par Laure. Soraya se retrouve dans la situation décrite par Goffman dans son livre "Les rites d'interaction", elle doit faire face à une réponse dépréciative et accepter de ne pas être supérieure aux autres et particulièrement à Laure. Soraya a une nouvelle fois perdu la face.

Adhil, lui, n'a rien perdu de ce qui c'est passé. Il est dans une attitude d'observation permanente. Rien ne semble lui échapper, ce qui le rend très agité, il bouge tout le temps. Il observe!

Il réinjecte, presque en direct, ce qu'il voit, dans la conversation. Il est dans une reproduction presque fidèle des attitudes et des discours des grands qui l'entourent.

Le fait d'être dans l'imitation, le met toujours en léger décalage, ce qui lui donne l'air d'être perdu. Pascale, Laure et Jacques plus grands, plus stables, paraissent s'en apercevoir. Ils cherchent parfois maladroitement, parfois avec une pointe d'exaspération à inclure Adhil au groupe. Les autres utilisent cet état de fait pour l'ignorer ou le rejeter.

J'ai déjà suggéré qu'Adhil avait une place « d'étranger » au groupe. Il se retrouve dans la situation de l'immigré qui arrive dans sa nouvelle patrie. Il doit assimiler les nouvelles règles, les nouvelles lois. Il découvre le nouvel environnement qui est aujourd'hui le sien.

Il est important de noter que cet enfant vient d'une famille d'accueil d'origine martiniquaise. L'environnement familial, en tout cas pour ce que nous en avons appris, était assez souple. Le cadre de vie, les habitudes alimentaires, n'étaient pas les mêmes. Il est parfois surprenant de voir un enfant de 7 ans avaler de la harissa ou du piment sans sourciller, alors que chez nous, les petits n'ont pas accès aux épices trop relevés.

Adhil se trouve dans une situation proche de la désorganisation sociale étudiée par l'école de Chicago et particulièrement Thomas et Znaniecki dans leur travaux sur les immigrants Polonais.

Adhil est projeté, après 6 ans de vie dans une famille martiniquaise, vers un lieu de vie où vivent entre 8 et 9 enfants, géré par un couple et des éducateurs, avec des règles de vie strictes, et ou une fois par semaine, le dimanche soir, les enfants gèrent seuls le repas. Il me faut préciser, qu'entre son départ de la famille d'accueil et son arrivé au lieu de vie, Adhil à passer deux mois en pédopsychiatrie.

Les valeurs sociales qu'il avait assimilées, les attitudes qu'il avait contractées, tous cela lui échappe, il se retrouve dans un monde aux règles nouvelles.

Adhil, face à cette désorganisation, va chercher à réorganiser ses attitudes [COULON,1992, p30]. Il se met à observer, et à tester, quasiment en temps réel, les nouvelles attitudes, les nouvelles valeurs sociales qu'il va devoir intégrer.

Le repas du dimanche soir est un moment propice à cet apprentissage. Les règles y sont moins contraignantes (en apparences) que pour les repas de semaine. Il peut bouger comme il le veut, ou presque, et tester ce qu'il découvre plus tranquillement. Adhil se retrouve dans la position de l'immigré qui doit faire face à son nouvel environnement. Il affronte les difficultés qu'Alain Coulon explique dans son livre « L'école de Chicago » : « Si le processus de réorganisation est difficilement suivi par Adhil, c'est parce qu'il exige de se défaire des liens anciens pour en inventer de nouveau, dans la mesure où l'adaptation n'est jamais un simple mimétisme mais plutôt un métissage actif qui exige de construire sa nouvelle identité. » Il y a de quoi être agité, non ?

Malgré ses efforts de réorganisation, d'intégration, Adhil renvoie l'image d'un enfant naviguant hors du groupe, dans un « no mans land » social. Il est satellisé. Pour l'instant ses tentatives d'approche se soldent par des échecs. L'absence d'adulte à ces repas du dimanche soir, renvoie à l'absence d'institution qui jouerait le rôle d'intermédiaire entre les différents groupes, ce qui se passe en semaine. Comme le rappelle Alain Coulon : « il faut favoriser l'avènement de ces formes sociales mixtes et provisoires... qui nouent un lien de continuité avec le passé, avec la culture que l'immigrant est en train de quitter...» [idem] Cela ne peut pas être fait, dans un groupe où les éléments les plus stables (les enfants du couple accueillant) sont encore dans une phase d'apprentissage de la vie sociale, leur propre valeurs sociales, leurs attitudes, n'étant pas suffisamment solide pour affronter ce type de problématique.

Un exemple des difficultés d'intégration d'Adhil :

Pendant le repas du 17 octobre, Laure et Pascale se dispute à propos de la présence du chat dans la maison. Pascale aurait mis le chat dehors et Laure le lui reproche. Adhil est très attentif, puis tout d'un coup il se met à chercher le chat. Il n'a pas tout à fait saisi le sens de la dispute, il prend implicitement le parti de Laure. En trouvant le chat, il fait plaisir à Laure, met fin à la dispute et fait bonne figure devant les grands. Malheureusement pour lui, il fait quelque chose d'interdit, s'immiscer dans la dispute des deux soeurs. Le résultat ne se fait pas attendre, il se fait reprendre par Laure et Pascale, qui, contre Adhil, se réconcilient effectivement, mais pas comme il l'avait peut-être prévu.

Il ne comprend rien à ce qui c'est passé, une fois de plus il se trouve hors jeu, quelque chose dans l'interaction entre les soeurs, une règle implicite qu'il n'avait pas assimilé, le place de nouveau en position d'étranger. Il me semble que Goffman explique ce type de difficulté de communication :

"Dans chaque société, ces possibilités de communication [non-verbales] sont codifiées. Si bon nombre des éléments utilisables peuvent demeurer négligés, il en est toujours au moins quelques-uns qui sont susceptibles d'être pris en charge par des règles et de se voir accorder une signification commune. A moitié conscient qu'un certain aspect de son comportement s'offre à la vue de tout son entourage, l'individu tend à se comporter en fonction du caractère public de sa conduite. En fait, il lui arrive d'utiliser certains actes comme des signes simplement parce qu'ils peuvent être perçus par d'autres. Et même si les personnes présentes ne sont pas tout à fait conscientes de la communication qu'elles reçoivent, il n'en reste pas moins qu'elles ressentiront avec acuité quelque chose d'anormal si le message est inhabituel. ²» ou déplacé.

Dans ce cas précis, le message d'Adhil aux deux soeurs est pour le moins inhabituel. Lui qui à 7 ans, vient interférer dans une disputes de grandes, qui plus est une dispute familiale. Sans le savoir il vient de commettre un « presque sacrilège ». Dans cet échange, Adhil rappelle à Pascale et Laure que leur comportement (pour le moins infantile) s'offre à la vue de tous. Il leur dit qu'elles ont oublié le "caractère publique de leur conduite". Il aggrave les choses en le signifiant tout haut par son intervention. Il fait une gaffe. Tout le monde va ressentir l'anormalité du message dispensé naïvement par Adhil, puisque le silence se fait autour de la table. Comment tout cela va-t-il se terminer ?

Ce qui manifestement est un impair d'Adhil, Pascale et Laure vont le prendre (avec une certaine mauvaise foi³) pour une figuration agressive. Adhil n'a plus aucune possibilité de s'en sortir sans perdre la face. Les deux soeurs exercent leur pouvoir de façon violente et injuste. Elles font taire le plus faible, lui renvoyant son ignorance, le remettant sans vergogne à sa place d'étranger, à la place de celui qui ne sait pas.

Adhil n'a pas la possibilité de réparer⁴ puisqu'il ne sait même pas qu'il a fait une erreur de jugement en se mêlant de cette dispute.

2 GOFFMAN E. - (1963)- Engagement . (Traduit par Cardoen A. et Chiareri M.C.) in: La Nouvelle Communication. Seuil, 1981.

3 Il n'est pas sûr non plus que Pascale et Laure soit encore assez adultes pour percevoir spontanément toutes les nuances d'une telle situation. Leur dispute puérile tendant à confirmer qu'elles ne sont encore que de grandes adolescentes.

4 Dans « Les rites d'interaction » Goffman explique les principaux types de figuration. Il montre comment dans une interaction, les protagonistes cherchent en permanence à éviter de faire perdre la face des interactants présents. Si toute fois l'un d'eux provoque un incident, il va se mettre en place tout un rite de réparation. Dans la situation d'Adhil les filles ne respectes pas ce rituel, si elles somment bien Adhil de reconnaître sa faute, cela ne va pas plus loin. Il n'y aura pas d'offre de réparation donc pas d'acceptation, ni bien sur de remerciement.

La fin du repas

Comme d'habitude le repas se termine au bout de 30^{mn}. Les enfants, souvent supervisé par Laure, débarrassent la table, rangent, nettoient et retournent à leurs occupations du soir. Le moment du rangement est une sorte de retour au quotidien. La liberté⁵ du repas du dimanche soir prends fin et avec elle les tentatives répétées d'Adhil pour faire partie de ce microcosme.

Que ce soit en semaine ou le dimanche soir, il s'agit des mêmes enjeux, mais vécus différemment. Il s'agit bel et bien d'une démarche pédagogique (c'est l'axe d'apprentissage) pour l'enfant. Il découvre (en semaine) « les manières de table, les règles qui régissent le déplacement des pions-aliments-ustensiles sur la table-damier, c'est apprendre dans le détail les protocoles qui codifient les rapports entre les hommes et leurs manquements. » [LANGE, 1975, p69]. Frédéric Lange, confirme que l'enfant admis à la table des adultes apprend le monde, ses règles, ses contraintes et ses faiblesses comme nul part ailleurs.

Le Dimanche soir, seuls autour de la table, les enfants vont expérimenter, les règles apprises en semaine. Ils vont les triturer, les adapter, les tester, les cuisiner, à l'abri du regard jugeant de l'adulte (sans pour autant être en danger, l'adulte est tout près).

La table : lieu de restauration où l'on recrée, à travers sa maîtrise du lieu, son image sociale, lieu de réconciliation, lieu de confrontation, d'affrontement avec l'autre, à la fois si proche et si lointain (parfois à l'autre bout de la table, ou caché à notre vue et pourtant si proche) ou table de jeux (table-damier ou l'on joue à déplacer des pions[LANGE F., 1975, p 69]), ou bien encore table-monde vide et plate au commencement, sujette à création pendant tout le repas, et qui retrouve sa virginité une fois le repas fini.

C'est dans cette univers de contraste puissants, mais jamais tiède, que nous déposons chaque dimanche soir les enfants que nous côtoyons toute la semaine autour ce même monde. Chacun, à sa façon, teste cet univers tout à la fois plat et foisonnant.

Goffman nous rappelle que ce sont les cadres et non les interactions qui doivent nous préoccuper. Il est sûr, que les interactions observables le dimanche soir à table ne sont pas les mêmes que celles observées la semaine pendant les repas, ou devant une émission de télévision. Le cadre que représente la table du repas, ce lieu où nous partageons la même chair, où nous faisons bonne chère, ce lieu où nous vivons un moment de communion intense, est propice, peut-être plus que tout autre à révéler la place que chacun occupe dans la société. Ce lieu facilite, peut-être plus encore que nous ne l'imaginons l'apprentissage des valeurs sociales.

L'observation de ces trois temps de repas nous permet de commencer à mesurer l'importance d'un tel lieu d'apprentissage. Adhil a fait la douloureuse expérience de cet apprentissage.

J'ai pu l'observer ces derniers dimanche. Adhil n'a plus rien aujourd'hui d'un satellite perdu autour d'un monde inconnu. Il aurait même tendance à imposer sa présence de façon incontournable. S'il ne maîtrise pas encore toutes les règles, Adhil n'est plus un étranger. Après le temps de la déconstruction est bien venu celui de la réorganisation.

6)Conclusion

Le « monde-table », vide et aride comme un désert puis foisonnant comme un oasis, voie s'ébattre une étrange tribu d'enfants (presque) livré à eux mêmes.

5 Liberté toute relative, où les enfants instaurent eux-même des limites qu'il ne faut pas franchir, Adhil en a fait les frais.

Il s'y développe toutes les interactions observables. Les rituels, les échanges, y sont nombreux.

Je perçois d'autres pistes, que celles déjà abordées.

Travail à partir des rituels, depuis la mise en scène de ce repas, jusqu'au final où les enfants font table rase de cet instant.

Travail sur le langage employé par les enfants. Par exemple, ce que je prend pour un langage cru, le « *Putain! Apprenez à manger comme il faut !* », comment est-il réellement perçu par les enfants. Serait-il possible de dégager des différents échanges un langage propre à cet « instant de table »?

Travail sur le contenu des assiettes des mangeurs du dimanche soir. La place du cru et du cuit [Levy-Strauss,2004], c'est à dire la place qu'il donne à la préparation⁶ de ce qu'il met dans leur assiette. Chacun appréhende de façon différente son rapport aux aliments. Il peut y avoir, dans cette manière de préparation, une notion de rituel, les enfants organisent et préparent leur assiette souvent de la même manière chaque dimanche.

Travail aussi sur la différenciation des sexes autour de la table. Le repas comme « pseudo-acte sexuel » ne peut que nous renvoyer à cette possible distinction.

Il s'agit de tout un travail, sociologique et ethnologique, où la table microcosme social, devient une scène où les acteurs sont, d'une certaine façon, piégés par l'obligation de vivre et revivre, à heure fixe, ce moment. Cette obligation exacerbe certainement les interactions, révélant en un instant figé dans le temps (30^{mn}) ce qui existe déjà au quotidien, dans d'autre lieu, à d'autre moment.

7)Bibliographie

COULON A. (1992) , *L'école de Chicago*,Collection Que sais-je, PUF, Paris.

DORTIER J.F (1998), Sciences Humaines, N°88, Dossier : « Anatomie de la vie quotidienne », p 18 à 34.

GOFFMAN E. (2003), *Les rites d'interaction*,collection, Le sens commun, Édition de Minuit, Paris (1^{re} éd 1974).

LANGE F. (1975), *Manger ou les jeux et les creux du plat*, collection Intuitions, SEUIL, Doullens,.

LEVI-STRAUSS C. (2004), *Mythologiques tome 1, Le cru et le cuit*, Plon, (1^{re} éd 1964)

6 Il ne s'agit pas de préparer le repas à la manière d'un cuisinier. Par l'agencement des aliments dans l'assiette, les mélanges effectués, l'éventuel passage au micro-onde, ou à l'inverse par l'ingestion sans préparation de ce qui est présenté sur la table, les enfants passent ou non du cru au cuit, montrant ainsi des degrés d'investissement différent dans l'appropriation de cet instant.

NEIRINCK E. / POULAIN J-P. (1997), *Histoire de la cuisine et des cuisiniers – techniques culinaires et pratiques de table, en France du moyen âge à nos jours* – Édition Jacques Lanore, Malakoff,.

RACINE L. , Les formes d'action sociale réciproque : dyades et triades, Département de sociologie, Université de Montréal, (Québec), Canada.

SAADI LAHLOU(2002), « La vraie valeur des repas : manger et imaginer », Sciences Humaines, N°128, p 23

Émission de télévision :

BEUCHOT P., « Claude Lévi-Strauss », Documentaire, France, 2004, diffusé le vendredi 18 février 2005 à 22h30, Arte.